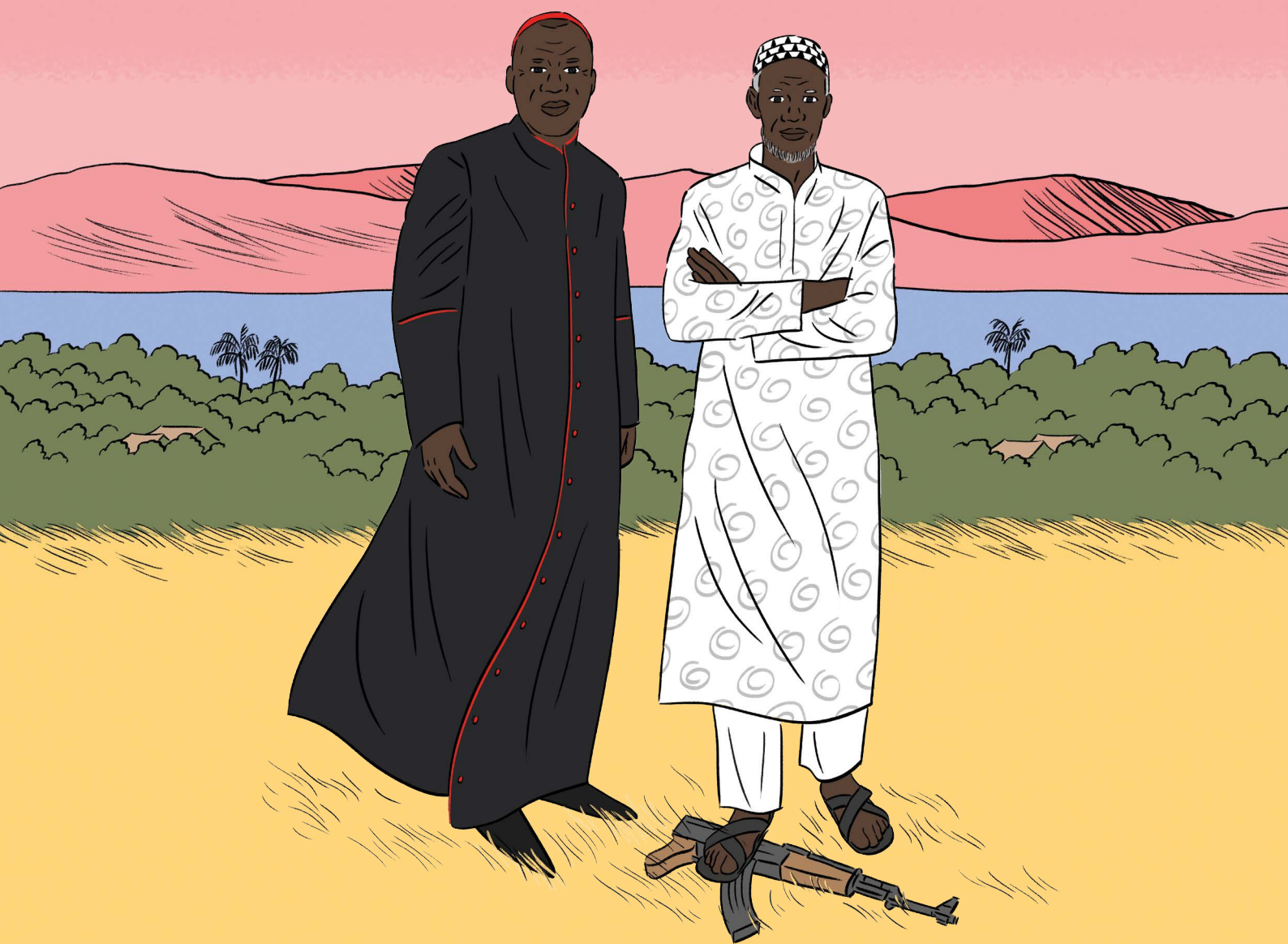


LE CARDINAL & L'IMAM



Un film de MANUEL VON STÜRLER

SCÉNARIO & RÉALISATION **MANUEL VON STÜRLER** – AVEC LE CARDINAL **Dieudonné Nzapalainga** ET L'IMAM **Oumar Kobiné Layama** – CONSULTANT SCÉNARIO **CLAUDE MURET** – MONTAGE **KEVIN SCHLOSSER**
IMAGES **MANUEL VON STÜRLER, CAMILLE COTTAGNOUD, LANDRY GATIEU KOYASSAKE** – PRISE DE SON **MANUEL & MARC VON STÜRLER** – MUSIQUE **SYLVIE COURVOISIER** MONTAGE SON ET MIXAGE **ETIENNE CURCHOD**
PRODUIT PAR **BEAUVOIR FILMS, ADRIAN BLASER ET ALINE SCHMID**, AVEC LE SOUTIEN DE **CINÉFORUM & LOTERIE ROMANDE, POUR-CENT CULTURE MIGROS, OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE (OFC), BURGERGEMEINDE BERN, GESELLSCHAFT ZU OBER-GERWERN BERN** – DISTRIBUTION SUISSE OUTSIDE THE BOX



Beauvoir Films et Outside the Box
présentent

SÌRÌRÌ

LE CARDINAL & L'IMAM

Un documentaire de cinéma de
Manuel Von Stürler

Sortie romande
22 septembre 2021

Dossier de presse

1. PITCH & SYNOPSIS.....	3
2. AÉROPORT DE CASABLANCA, MAROC	4
3. NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR	5
4. LE CARDINAL DIEUDONNÉ.....	7
5. L'IMAM KOBINE	9
6. LA SITUATION EN RCA	11
7. ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR.....	12
8. BIO-FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR.....	15
9. CAST & CREW.....	17

Contact presse
christian@super-market.ch - 0793904769



1. Pitch

Depuis 2013, la République de Centrafrique s'enlise dans un conflit qui oppose groupes armés chrétiens et musulmans. Pendant que les diamants et l'or sont commercialisés dans l'indifférence globale, un cardinal et un imam luttent ensemble pour la coexistence inter-religieuse car, pour eux, cette guerre n'a rien à voir avec la religion.

Synopsis

Bangui, capitale de la République de Centrafrique, le cardinal Dieudonné Nzapalainga prêche la parole sainte. Mais pas seulement. Depuis cinq ans, les rebelles instrumentalisent la religion et poussent chrétiens et musulmans à s'entretuer. Des chefs de guerre contrôlent la quasi-totalité du territoire et ses ressources. À travers la brousse ou la forêt, avec son équipe, le cardinal remonte les pistes au volant de son 4x4, traverse des rivières et des barrages. Sans aucune discrimination confessionnelle, il écoute le peuple et recueille les témoignages. Il reconforte les cœurs brisés, tente d'apaiser la colère et de ramener à la raison les hommes en armes. Inlassablement et d'une même voix avec l'imam Kobine Lamaya, le cardinal implore le peuple à ne pas tomber dans le piège habituel, à ne pas succomber à l'usure de ce scénario répétitif. Leurs seules armes sont la foi, le bon sens et un message fort : « Nous sommes tous frères et sœurs, tous Centrafricains ». À l'image de son mentor le pape François, le cardinal n'hésite pas non plus à demander que justice soit faite, que les autorités et la communauté internationale prennent leurs responsabilités et se demandent aussi à qui profite ce conflit. Qui vend les armes aux rebelles ? Qui achète l'or et les diamants

et où partent-ils ? Ce film se veut une parabole exacerbée des problématiques contemporaines : le partage des richesses, le pouvoir des armes, le détournement des paroles saintes et la mise à l'écart continue des périphéries du monde. Porté par deux hommes résolus, ce film interroge l'ordre du monde, le vivre ensemble et les balises qui résonnent en chacun de nous. Au-delà du témoignage historique sur une tragédie oubliée, le réalisateur de Siriri voit son film comme un film d'aventure poignant, une célébration fraternelle, un film inspirant pour chacun de nous.

2. Aéroport de Casablanca, Maroc

Au retour d'une conférence internationale sur le dialogue interreligieux, Moi, le cardinal Dieudonné Nzapalainga et l'imam Kobine Lamaya ratons notre correspondance et sommes contraints d'attendre 48h le prochain avion pour Bangui. Même munis de passeports diplomatiques, ils partagent le sort de tout Centrafricain et autre Camerounais sans visa : deux nuits dans une chambre sans fenêtre ni salle de bain, prisonniers de la zone de transit.

Le cardinal : Manuel, toi qui peux sortir avec ton passeport Suisse, tu peux aller acheter un rasoir et du dentifrice?

L'imam : J'en veux bien aussi

36h plus tard, les notifications tombent en rafales. Chaque nouveau message fait l'effet d'un coup de poing.

Bip : « L'église de Fatima (Bangui) a subi un assaut durant l'office. Cette attaque à la mitraille et aux grenades a fait une centaine de blessés et au moins 6 morts, dont l'abbé Albert, curé de la paroisse ».

Bip : « Les assaillant sont venus du PK5 (quartier de Bangui) ».

Bip : « Deux musulmans brûlés vifs en représailles ».

Bip : « Nouveau bilan : au moins 16 morts ».

L'imam atterré : Ça va de nouveau mettre le feu au pays...

Le cardinal : Qu'est-ce qu'on peut faire, bloqués ici ?

L'imam : Tout est foutu, on retombe à zéro.

Le cardinal, inquiet : « Pourvu que ça ne s'embrace pas avant notre arrivée... Pauvre Albert, il s'est tellement engagé pour la paix. »

Moi, je n'oublierai jamais cette situation que nous avons partagée. Des liens se sont tissés entre nous. Début de tournage frontal, au cœur du sujet et des enjeux. Une entrée en matière brutale pour le réalisateur occidental que je suis...



3. Note d'intention du réalisateur

Porté par deux hommes résolus, mon film interroge le vivre ensemble, la place des humains face aux intérêts économiques, politiques et les valeurs qui résonnent en chacun de nous. Au-delà du témoignage historique sur une tragédie oubliée, je vois mon film comme une célébration fraternelle, un film qui puisse être une inspiration pour chacun.

J'ai entamé ce projet suite à une rencontre marquante avec le père Paolo Dall'Oglio. Ce jésuite italien s'investissait au Moyen-Orient et pratiquait une communion interreligieuse. Cet homme, épris de foi et de justice, était profondément respectueux des musulmans. Un sujet évidemment brûlant dans le monde, comme en Suisse. La nécessité d'apporter un témoignage d'ouverture et de tolérance n'a cessé de croître au fil de mes préoccupations. Elle s'inscrit aussi dans la continuité de ma démarche, mon attachement à la compréhension de l'autre en parcourant des univers mal connus et truffés de préjugés. Cette même philosophie anime mes films précédents, LA FUREUR DE VOIR et HIVER NOMADE.

Le père Paolo a disparu en 2013, enlevé par le groupe État islamique. Aujourd'hui, il est mort. Frappé par la perte d'un personnage emblématique du sujet qui me tient à cœur, j'ai exploré plusieurs pistes de par le monde. L'une d'elles s'est imposée en 2017 : l'engagement commun d'un cardinal et d'un imam dans un pays, le Centrafrique, où chrétiens et musulmans sont dressés les uns contre les autres par des groupes armés en quête de pouvoir qui cherchent à faire main basse sur les ressources du pays. Convaincus que ce conflit n'a rien à voir avec une guerre de religions, le cardinal et l'imam se sont mobilisés pour rétablir les vérités. Dans cette dynamique où il serait si facile de se laisser emporter par la vague de haine et de ressentiment,

comment choisissent-ils d'emprunter résolument la voie de la réconciliation ? De promouvoir le pardon au-delà de sa propre religion alors que l'autre est devenu par définition un ennemi à abattre ? Cette question, ténue et emplie d'ambivalence, est la matrice de mon film. C'est dans ce contexte que j'ai filmé de près l'union sacrée de mes deux protagonistes. J'ai retrouvé dans leurs discours, mais encore plus dans leurs actes, le souffle et la détermination qui m'avaient tant frappés chez le père Paolo. Comme lui, ils n'hésitent pas à risquer leur vie pour ne pas faillir à leurs convictions.

Plus que leurs statuts de hauts dignitaires ou leurs pensées théorisées, c'est la manière dont ils mènent leur combat et affrontent le réel qui me paraît inédite et qui permet de toucher le spectateur. Ils pourraient paraître héroïques, pourtant ce sont d'abord des hommes de foi, avec des succès, des défaites, des frustrations et des contradictions, mais surtout des hommes qui font du mieux qu'ils peuvent.

Suivre ces hommes qui se battent au quotidien, ensemble et au-delà de leurs croyances, pour que les valeurs humaines ne soient pas qu'une vue de l'esprit, était devenu une nécessité impérieuse pour moi. Mon cinéma est celui des personnages qui acceptent de se dévoiler au-delà de leur rôle premier. Depuis 2017, je les ai observés et filmés dans des contextes différents, à Genève et à Vienne lors de conférences, au Vatican et à quatre reprises dans leur pays. J'ai pu leur exposer ma démarche et mon exigence de garder mon indépendance artistique, sans vocation journalistique.

Le cardinal s'inscrit dans la structure pyramidale de l'église catholique, il possède des relais et des appuis solides partout dans le pays. Fort de cette organisation (qui est certainement la seule encore déployée sur l'ensemble du territoire),

il est la personne la plus informée sur la situation sécuritaire et humanitaire du pays. Il se refuse à toute escorte militaire, conduit lui-même sa Jeep des heures sur des pistes défoncées. Il doit convaincre les coupeurs de route de le laisser passer, négocier avec les mercenaires devenus pilleurs et surpasser la fatigue.

Ma relation avec l'imam, malicieux et déterminé, est tout aussi franche mais sa liberté d'action est plus restreinte. S'il préside le Conseil islamique du pays, ce statut ne lui confère pas une autorité suprême. Il doit composer avec des imams divisés et parfois dissidents. Pour lui, le plus grand danger est la présence des mercenaires musulmans venus du Tchad et du Soudan. Appâtés par leur solde, ils n'ont que faire de la paix.

Dans ce rôle de filmeur-narrateur, au cœur de l'action, j'ai eu pour allié Landry Koyassake, journaliste centrafricain à la radio de Bangui. Protagoniste et partenaire, il est aussi le « collègue » qui m'a proposé de filmer des situations dans les régions où je n'ai pas pu me rendre pour des questions sécuritaires.

De retour en Suisse, quand j'ai visionné les premiers rushs tournés avec l'iPhone en 4K équipé d'un micro M/S, j'ai entamé une réflexion avec mes producteurs et ma garde rapprochée (Camille Cottagnoud, Marc von Stürler et Karine Sudan) afin de déterminer si ce dispositif inhabituel pourrait satisfaire mon ambition de cinéma. Nous avons relevé certaines limites, mais aussi des atouts. La qualité cinématographique n'est pas celle du jeu avec la profondeur de champs ou du nombre de mega-bits par seconde, mais découle plutôt de la valeur du contenu et de la relation singulière du filmeur avec les personnages et l'intensité des situations. Fort de ce bilan, j'ai techniquement amélioré le dispositif et affirmé le parti pris du filmage durant les tournages suivants. J'ai donc tourné seul les images de SÎRÎRÎ, hormis les

images enregistrées par Landry et les plans tournés à l'ONU à Genève par Camille Cottagnoud.

Après le dernier dérushage, sur le banc de montage, j'ai été confirmé par l'idée de m'introduire dans le récit comme narrateur, celui qui accompagne le spectateur et qui met en perspective les situations. Ce choix m'a ouvert la voie à une narration plus libre, plus franche et directe.

Malgré les obstacles, je me suis obstiné dans ce projet, conscient de me retrouver l'exceptionnel témoin de l'histoire de ce début du XXIème siècle. J'ai reçu comme un privilège et aussi comme une responsabilité cette possibilité offerte de partir sur les pistes au fond des villages. Ces sept ans de conflit et d'histoire de l'un des plus grands pays du continent africain sont peu documentés. La prédation des bandes armées, des politiques comme des chancelleries et des entreprises étrangères crève tellement les yeux qu'elle paraît une caricature grotesque du post-colonialisme et de la mondialisation. Pourtant le drame se déroule à huis clos et dans l'indifférence générale. Rares sont les témoins et encore plus rares les images.



4. Le cardinal Dieudonné

Une stature de bon géant, un charisme époustouflant et une détermination sans faille : Dieudonné est plus qu'un leader religieux, c'est un personnage ! Le Pape François savait ce qu'il faisait quand il l'a nommé en 2016 premier cardinal centrafricain. Le Pape a reconnu un fils spirituel dans ce jeune évêque intérimaire qui ne s'est jamais cantonné à la sacristie. Sa nomination est emblématique de l'engagement de François à l'écoute des pauvres et des périphéries.

Petit garçon, Dieudonné grandit dans une famille nombreuse qui le pousse aux études. La maman est protestante et le père catholique. Elève des missionnaires, formé par les Spiritains à Paris, il est ensuite envoyé à Marseille auprès des Orphelins apprentis d'Auteuil. Mais le Vatican souhaite remettre de l'ordre dans un clergé centrafricain au comportement pas très catholique et le rappelle au pays comme évêque intérimaire. Pragmatique, Dieudonné relève immédiatement les manches de sa soutane.

« De retour, tout me semblait aller si lentement, j'avais l'impression d'être plongé dans l'inertie ! »

se souvient-il en riant. Déjà la situation est tendue et le gouvernement met à sa disposition des militaires pour garder l'archevêché et l'escorter lors de ses déplacements.

« C'était hors de question !, assène-t-il. Je suis un homme d'Église. »

Rapidement il s'attelle à remettre de l'ordre : implanter une vision à long terme et pérenniser les ressources de l'archevêché. Il replante des arbres fruitiers, remet en fonction l'imprimerie, le garage mécanique, la scierie, sans oublier la basse-cour qui sert à nourrir le personnel et à payer les salaires. Ses rares moments de repos, il se les accorde dans l'avion, hors connexion. Même à Rome pas de dolce vita, l'enfant de Bangassou s'astreint à apprendre l'italien.

Le cardinal de 51 ans sort souvent de Bangui et arpente tout le pays. Il conduit lui-même son 4x4.

« Comme au Vatican, j'aurais droit par mon statut à une limousine avec chauffeur, mais bon, je sais conduire et en plus j'aime ça alors que cet argent serve à quelque chose de plus utile ! »

glisse-t-il malicieusement. Son bon sourire et une réelle bienveillance qui allie bon sens et foi du charbonnier versent du baume sur les plaies de son peuple meurtri.

« Sur le terrain, je n'oublie pas mes origines rurales, explique-t-il. Quand je descends de la Jeep, je ne me sens pas cardinal. Je laisse ça de côté et suis au même niveau que les gens. Cela aide beaucoup à ce qu'ils me confient leurs préoccupations. »

A l'écoute de son peuple, il est devenu l'interlocuteur privilégié de tous, riches ou pauvres, croyants et non-croyants.

L'engagement de Dieudonné pour le dialogue interreligieux ne quitte pas ses pensées. Lors de son intronisation comme Cardinal par le Pape François en novembre 2016, il a invité au Vatican trois mères centrafricaines et leurs enfants issus des trois confessions religieuses différentes. À Rome, il a insisté pour que chacune des mères prenne sous son aile un petit musulman, un petit catholique et un petit protestant.

« Ces enfants d'une autre religion sont devenus pour quelques jours « ses » enfants, se réjouit-il. Nous ne sommes pas ici pour les dogmes. Qu'est-ce qui nous rassemble, qu'est-ce qui nous fait avancer ensemble ? Il faut intégrer des enfants de différentes confessions. Faire des choses ensemble pour se connaître. »

Les priorités du cardinal sont claires : d'abord la paix et les jeunes, cette génération sacrifiée par les affrontements qui lui tient tellement à cœur. D'ailleurs, il ne mâche pas ses mots face à ses compatriotes comme face aux autorités ou à

la communauté internationale. Pour lui, pas de distinctions : si tous les Centrafricains ne sont pas ses paroissiens, le pays entier est un troupeau dont il est le berger. Un troupeau qui mord parfois et gronde. Les milices sont déjà venues le menacer et l'intimider.

« Je n'ai pas peur de la mort, confie-t-il. De toute façon, j'ai déjà donné ma vie, je l'ai dit à mes parents. Comme ça, je peux faire mon travail tranquillement et sereinement. D'ailleurs cette confiance désarme pas mal de situations tendues. »

Il reste silencieux un moment :

« Dans un moment pareil, une des plus belles leçons de ma vie m'a été donnée par Kobine. J'étais allé le chercher chez lui car il était en danger de mort encerclé par des milices chrétiennes. Il n'a pas pris son ordinateur ou je ne sais quoi de valeur. Non, juste son coran... »

Si l'imam Kobine est un repère, le Pape François,

originnaire lui-aussi d'un pays non occidental, est devenu un modèle évident dès le début de son pontificat.

« Il n'a pas peur de parler mais aussi de se déplacer pour aller au cœur de l'action, souligne le cardinal. Le Pape attire l'attention des gens pour dire qu'il ne faut pas utiliser la religion pour diviser. Non seulement, il le dit, mais il se déplace sur les lignes de fractures pour les réduire. Il m'inspire beaucoup »

Il se tait un moment et reprend avec pudeur :

« Oui, beaucoup... »



5. L'imam Kobine

Ce petit homme à la barbe grisonnante parle avec douceur et précision. Issu d'une famille chrétienne, Omar Kobine Lamaya grandit dans le sud-est du pays à 600 km de Bangui dans une famille d'agriculteurs. Son père décède alors que Kobine n'a que 4 mois. À 22 ans après s'être converti à l'islam, le jeune homme obtient une bourse qui lui permet d'aller étudier le Coran et la théologie durant neuf ans à l'Université de Médine en Arabie Saoudite.

Durant ces années, le manque de formation des musulmans lui saute de plus en plus aux yeux à chaque visite en Centrafrique. À son retour définitif, Kobine constate aussi que l'islam de RCA n'est toujours pas structuré depuis ses débuts.

« Ces deux siècles de tabous, où notre religion a été confinée dans les mosquées font que l'islam est perçu comme une religion étrangère, explique-t-il. C'est un paradoxe car elle est la première religion monothéiste à s'être implantée sur le territoire autour de 1830 ! »

La plupart des communautés musulmanes vivent isolées les unes des autres et pratiquent une religion qui souvent, n'est pas adaptée à la culture du pays.

« On peut dire que les musulmans d'ici sont assez conservateurs, constate Kobine. Ils ont de la difficulté à s'ouvrir aux autres. C'est certainement l'une des raisons qui font que notre religion est mal connue dans le pays. »

L'islam représente aujourd'hui 15% de la population et peine encore à se fédérer. Faire comprendre et accepter aux chiites, sunnites et soufis de se respecter et de prier ensemble n'est pas simple.

« C'est seulement en 1992 que nous avons décidé de nous rassembler, de dialoguer et d'échanger »

précise l'imam de Bangui.

Omar Kobine préside désormais la Conseil

islamique de RCA. Un défi énorme non seulement pour rassembler l'islam centrafricain mais aussi face aux intérêts politiques qui se disputent pouvoir et richesses. Dès 2012 quand les musulmans ont pris le pouvoir, Omar Kobine Lamaya s'est rendu compte de l'usurpation de la religion à des fins politiques. L'islam est aussi la religion affichée par un grand nombre de miliciens de la Séleka, un des groupes rebelles. Au plus fort du conflit, quand la haine et les meurtres déchiraient chrétiens et musulmans, l'imam a frappé à la porte du cardinal pour proposer de parler d'une seule voix au nom de la paix afin de contenir la manipulation et le risque d'un génocide.

« En RCA, nous sommes tous liés par le sang, avant d'être de telle ou telle religion, souligne-t-il. Comment voudrait-on aujourd'hui diviser nos familles, nos communautés ? »

Dans le bureau de l'imam, la porte d'un placard dissimule des rayonnages couverts de livres. Ses analyses sont fines et réfléchies. Omar est un érudit, modéré et tolérant.

« La spiritualité avant tout, sous le regard de Dieu »

aime-t-il à répéter. Reconnu au niveau international, il contribue avec force au dialogue interreligieux, y compris dans la mise en place de nouvelles structures islamiques comme Kaiciid, pour lutter contre le fléau du radicalisme. Pour lui, personne ne détient la vérité mais chaque religion est un enrichissement à condition que les croyants soient éduqués.

« La religion appartient d'abord à Dieu, elle n'appartient à aucune tribu ou communauté, à aucune race ou nationalité »

affirme-t-il. Son cheval de bataille principal est l'éducation. L'analphabétisme qui ne cesse d'augmenter depuis le conflit le désole.

« Les amalgames et l'ignorance vont jusqu'à confondre

arabe et musulman, soupire-t-il. Certains ne savent même pas qu'un arabe peut être chrétien ou athée ! »

Un engagement de trop peut-être pour ses détracteurs qui lui reprochent déjà sa conversion, ses voyages à l'étranger et sa profonde amitié avec le cardinal. Même des milices musulmanes ont voulu l'assassiner. Un soir, il entend autour de chez lui des rebelles en position. Son premier réflexe est d'éteindre toutes les lumières mais, raconte ce père de famille,

« je me suis dit, si mon heure est venue ainsi que celles de miens, alors nous la regarderons en face et dans la lumière : j'ai tout allumé. »

Il s'approche de la porte et entend un des leaders s'opposer in extremis à son exécution. Les miliciens finissent par s'éloigner. Depuis il ne se déplace que sous escorte militaire. Sa femme et ses cinq enfants vivent cloîtrés derrière des murs hérissés de barbelés. Pourtant il reste serein et déterminé.

« Inch'allah ! La paix et la foi avant la peur ».



6. La situation en RCA

Lors de mon premier voyage, j'ai été stupéfait de l'état de désolation que vit ce pays : un territoire dévasté devenu une opportunité pour qui veut se l'approprier, terrain de chasse libre et dénué de règles. Il y a bien un président, élu en 2016, mais il règne tout juste sur la capitale et les 12'000 casques bleus déployés sont comme perdus dans l'immensité du pays, grand comme la France et la Belgique réunies. Plus de la moitié des 5 millions de Centrafricains vivent dans une extrême pauvreté et près de 900 000 personnes ont dû fuir leur domicile.

L'origine de ce typhon pourrait être résumée de façon simple : se sentant oubliés par le gouvernement, les ethnies du nord-est à majorité musulmane constituent une coalition de rebelles nommée Seleka, descendent sur Bangui, renversent le président Bozizé et prennent le pouvoir en 2013, puis en véritables bandits, ils mettent à sac la capitale. En réaction, des groupes d'autodéfense se constituent, les Anti-balaka à majorité chrétienne. S'ensuit une véritable guerre civile à connotation religieuse. En quelques mois toutes les infrastructures civiles et militaires sont anéanties.

Pourtant à y regarder de plus près, les vents qui ont formé ce typhon sont nombreux, ont grandi avec le temps et proviennent de différentes régions, voire de pays proches et lointains. J'ai compris qu'il était vain d'élucider toutes les causes, bien trop complexes et finalement, bien que passionnantes, hors du sujet central de mon film. La compréhension du contexte passera par l'évocation des acteurs actuels en place dans le pays, Français, Russes, Chinois... rebelles, bandits ou mercenaires. Ils ont tous un point commun, celui de la convoitise, que cela soit géostratégique, politique ou économique. Tous tirent des ficelles ou des balles pour obtenir un bout du gâteau.

Pour les besoins du récit, je me contenterai de dessiner les contours de la situation, une grille de lecture épurée, à savoir un territoire désiré et pillé avec acharnement. En revanche, je mettrai en évidence la longue histoire paisible entre les chrétiens et les musulmans, ainsi que la solitude et la vulnérabilité de la population actuelle, littéralement prise en otage, qu'elle soit chrétienne, musulmane ou animiste.

Aujourd'hui, si certaines régions se retrouvent dans une situation de post-guerre, « l'atomisation » des groupes armés devenus incontrôlables, produit une situation sécuritaire extrêmement tendue et imprévisible, et écarte l'option d'un tournage classique avec une équipe de cinéma.

La collaboration avec l'archevêché, les représentations diplomatiques Française et Suisse et également avec des ONG, ont été précieuses pour assurer ma sécurité et le bon déroulement des repérages - tournages, et d'appréhender les filmages à venir avec sérénité.

Au fond, je me retrouve face à une situation hautement privilégiée. La confiance des protagonistes, prêts à se livrer à une aventure cinématographique, est rarement accordée par des dignitaires de ce rang. Une réelle chance aussi de pouvoir atteindre par leur entremise des régions inaccessibles, de pouvoir filmer et entendre le peuple, de ressentir son pouls et de comprendre le contexte et les enjeux de la fracture identitaire et confessionnelle.

Manuel von Stürler, juin 2021



7. Entretien avec le réalisateur

Comment en êtes-vous arrivé à tourner un film en République Centrafricaine ? Qu'est-ce qui vous a motivé à entreprendre ce projet ?

À la base, l'intérêt n'était pas forcément d'aller en Centrafrique, mais de m'investir dans un projet qui fasse sens et qui puisse apaiser mes craintes face au climat de polarisation des idées que j'observais. J'avais en effet été marqué par différents événements en Europe et en France lorsque le Front National est arrivé au deuxième tour des élections notamment. Je me trouvais dans un climat où j'observais une montée de tension des partis politiques extrémistes de tout bord. Une atmosphère dans laquelle on n'arrivait plus à se parler. Puis j'ai entendu parler de ce cardinal et de cet imam qui travaillaient ensemble, main dans la main en République Centrafricaine ; deux entités qui paraissent antagoniques qui se mettent ensemble pour défendre une cause et des valeurs, ça m'a tout de suite plu. J'avais l'impression que leurs actions répondaient à tous les soucis et les craintes que j'avais pu observer. Il se trouvait que ces deux protagonistes étaient en Centrafrique. C'est donc leur alliance qui m'a fait partir là-bas. Il y avait aussi autre chose que je trouvais très agréable et important : après tous ces attentats que la France avait vécus, on n'entendait pas vraiment les imams. Ils étaient très peu à prendre la parole, et j'ai donc immédiatement été impressionné et admiratif de cet imam qui s'exprime et qui s'engage. C'est ce qui a suscité ma curiosité et mon envie d'explorer le sujet. J'ai réussi à prendre contact avec eux, ils m'ont invité en Centrafrique, et le projet a démarré. Après je ne connaissais pas du tout l'Afrique subsaharienne, je n'y étais jamais allé, et encore moins dans un pays en guerre. Je ne suis pas non plus un connaisseur en matière de religions. C'était vraiment le grand voyage vers l'inconnu pour moi. J'avais face à moi 3 inconnus majeurs,

et en même temps c'est ça qui était chouette et passionnant.

Comment avez-vous rencontré le cardinal et l'imam, et comment s'est passée votre première rencontre ? Ont-ils tout de suite accepté de collaborer avec vous, ou y a-t-il eu des réticences de leur part ?

La rencontre a été un peu compliquée à mettre en place, car je n'avais aucune adresse de contact. Le cardinal venant régulièrement à Rome, il m'a semblé plus facile de tenter de prendre contact avec lui. Après des mois d'investigation et d'attente, le cardinal m'a appelé, et nous nous sommes rencontrés à l'aéroport entre deux avions. Je lui ai parlé de mon projet, il m'a invité à Bangui. C'est comme ça que le projet a débuté, de manière très simple et spontanée. J'ai rencontré l'imam plus tard, à Vienne, lors d'une conférence internationale sur les religions où il s'est rendu avec le cardinal. Puis nous sommes directement repartis à Bangui où je me suis immédiatement retrouvé au cœur de l'action.

Quelles sont les implications à faire un film en République de Centrafrique ? Comment vous êtes-vous préparé à ce tournage ?

J'avais dit dès le début au cardinal, à l'imam et au journaliste qui me secondait, Landry, que je n'étais pas reporter de guerre et que je n'avais aucune expérience. Je leur ai donc fait totalement confiance. Quand ils me disaient qu'il ne fallait pas venir, et bien je n'y allais pas. Le premier séjour a surtout été consacré à comprendre le contexte, ce qui m'a donné la latitude de ce que je pouvais envisager de faire ou pas. Après, le cardinal c'est un aventurier qui doit parfois faire



face à des situations dangereuses, car il refuse toute escorte militaire. Mais c'est un enfant du pays qui vient d'une région modeste. Il connaît son peuple, il connaît les gens. Il a cette lecture qui ne nous est pas donnée à nous, étrangers, et il sait faire demi-tour quand il sent que c'est trop.

Le duo du cardinal et de l'imam, aujourd'hui décédé, est-il un cas de collaboration unique, ou avez-vous rencontré d'autres exemples de personnes prônant le discours interreligieux en Centrafrique ?

Quand le conflit a éclaté en 2013 et que le cardinal et l'imam on fait front ensemble, c'était inédit. La Centrafrique est un pays qui n'avait jamais vécu de conflits religieux avant que les forces étrangères n'y posent les pieds. Donc lorsque cette déferlante est arrivée sur le pays, cette alliance interreligieuse qui dénonçait l'instrumentalisation de la religion à des fins politiques était tout à fait inédite ! Le cardinal et l'imam se sont aussi rapidement rendu compte que la Centrafrique était gigantesque, et qu'il fallait que leur alliance résonne à travers le pays. Ils ont donc mis en place des relais de confessions religieuses dans les principales villes du pays qui ont un rôle de médiation et d'apaisement auprès des populations. L'objectif principal étant d'inciter les civiles à ne pas prendre les armes en représailles des attaques religieuses régulièrement perpétrées. Mais c'est sûr que face à des groupes armés qui ont des intérêts considérables en termes de prises de pouvoir et de contrôle des ressources, c'est très compliqué. Plusieurs analystes soutiennent que sans l'engagement de l'imam et du cardinal dès le début, un génocide aurait probablement été conduit contre les musulmans, minoritaires dans le pays.

Le cardinal m'a aussi raconté qu'au tout début du conflit, l'imam par ses prises de positions a été menacé de mort et sa maison attaquée. C'est le cardinal qui est venu lui prêter main forte, et qui l'a par la suite hébergé pendant 6 mois, lui et sa famille. Je me suis rendu compte à ce moment-

là qu'il y avait quelque chose de plus entre ces deux figures religieuses ; une sincérité, une vraie amitié qui liait, même si au départ ils ne se connaissaient pas. Ils se sont appris leur religion respective, se sont raconté leur livre sacré, en se rendant rapidement compte qu'ils partageaient beaucoup de valeurs pour aller de l'avant et tenter de sauver ce peuple de cette guerre qui amenait à des massacres importants.

Comment est organisée la République Centrafricaine d'un point de vue des ethnies et des religions ?

Je me suis attaché à faire un état des lieux au temps présent, parce que je me suis vite rendu compte que cette crise révélait des choses qui remontent à beaucoup plus loin, probablement aux premiers colons. Tous ces pays d'Afrique centrale n'existaient pas avant. Ils ont été créés par les colons sans tenir compte des groupes ethniques, ce qui a déstabilisé tout l'équilibre en place. Je n'ai pas souhaité m'attarder sur le contexte, car trop complexe, mais ce qui m'a envahi principalement, c'est que tout a été détruit dans ce pays. Il ne reste plus rien. En dehors de Bangui, c'est apocalyptique. Les gens survivent ; un quart de la population vit dans des camps de déplacés à l'intérieur ou à l'extérieur du pays ; les frontières n'existent pas, car il n'y a personne pour les contrôler. Le cardinal le dit bien, la Centrafrique c'est un peu le ventre mou de l'Afrique où chacun vient se servir comme il le souhaite parce qu'il est possible de passer les frontières comme bon nous semble. J'avais envie de restituer cet état de pays aujourd'hui complètement dévasté, où l'ONU est là, avec 12'000 casques bleus et un mandat de maintien de la paix ; or la paix n'existe pas, donc c'est un mandat un peu boiteux. Les ONG aussi se font attaquées et doivent se replier lorsque la région subit des violences. Alors à la fin, il ne reste que des religieux pour venir en aide aux populations. J'ai donc découvert cet engagement absolu, total, qui permet de dépasser les limites de la peur et du danger comme le fait aussi le

cardinal. J'ai appris à avoir beaucoup plus de respect pour cet engagement qui est tellement mal mené en occident aujourd'hui.

Vous êtes allé sur place, en République de Centrafrique, un pays dévasté par des années de conflits armés et fortement divisé. Comment avez-vous vécu ce tournage ? Comment avez-vous vécu les tensions ?

La première fois que je me suis rendu en Centrafrique, c'était principalement pour tisser des liens et faire des repérages lors desquels je filme toujours avec une petite caméra. Mais lorsqu'on arrive dans le feu de l'action, qu'on filme des témoignages, ça devient très vite très intense, et il m'a rapidement semblé que ce serait indigne d'être présent, de filmer, et de dire que je reviendrai plus tard avec une équipe. Dans les témoignages, il y a toujours quelque chose de l'instant, et je ne pouvais pas rien en faire. Les témoins m'avaient aussi accordé leur confiance en m'acceptant parmi eux, avec ma caméra. J'ai vraiment eu ce sentiment de pouvoir devenir un relais. Pas pour tous, évidemment, mais la présence médiatique en Centrafrique est pratiquement inexistante. Je me suis donc dit rapidement qu'il fallait que je me donne de la peine pour filmer et pour éventuellement pouvoir en faire quelque chose.

Il y a aussi la question de l'après tournage. Quand on rentre d'un séjour comme celui-ci, avec toutes ces tensions et ces charges émotionnelles, c'est émotionnellement très dur. J'ai dû laisser passer pratiquement une année avant de pouvoir commencer la construction du récit, pour m'assurer d'être le plus détacher possible de ce que j'y avais vécu et pour trouver la bonne distance afin de produire un récit équilibré. Ce n'est pas mon histoire à moi qui est importante.

Quels sont les principaux obstacles auxquels vous avez dû faire face ?

Sur place, je n'ai pas tellement eu d'obstacles puisque j'ai eu cette chance de pouvoir accompagner le cardinal. Donc sur place, les difficultés n'ont pas été si grandes, si ce n'est l'impossibilité de tourner avec une équipe. Les plus grandes difficultés se trouvaient plutôt au niveau de la production et du sujet du film. En Occident, la religion est un peu pointée du doigt, et on observe une montée de la laïcité. Alors faire un film qui aborde le sujet de la religion, il faut être convaincant pour trouver des financements. C'est un récit qui n'est pas tout à fait dans la tendance, mais qui pourtant est capital de mon point de vue. Il était donc important d'offrir un récit qui fasse sens en termes de réflexions, qui nous fasse reconsidérer nos valeurs, nos actions, notre environnement. Dans mon travail, je cherche toujours à dépasser les aprioris, à montrer le vrai, de m'intéresser à l'autre et à la différence.

Comment votre caméra a-t-elle été accueillie par la population ?

Si je devais donner une qualité à ce film, ce serait probablement la proximité et l'intimité du filmeur au témoin. Je crois que je n'ai jamais ressenti autant de vérité. Le fait qu'on fasse partie de l'équipe du cardinal a beaucoup aidé à entrer en contact avec la population. Personne ne vient leur demander ce qu'ils vivent, ils montrent une forme de reconnaissance, même s'ils ne sont pas toujours en accord avec le cardinal. Ils saisissent cette chance de pouvoir dire tout haut ce qu'ils vivent. Le cardinal tente non seulement d'écouter les populations, mais aussi de leur apporter des choses plus concrètes, comme des médicaments, etc. Avec Landry, on avait vraiment l'ambition de garder une trace de ces témoignages, car cette parole est précieuse.



En deux mots, quelle est votre vision de la situation actuelle en République de Centrafrique ?

L'intensité du conflit que le pays a connu en 2013-2014 est un peu retombée lorsque j'étais sur place en 2018. Les grands chefs guerriers se sont fait remplacer par une multitude de groupes armés sur le territoire. Ils ont une force de frappe moins importante, même si la situation reste tendue et dangereuse. Et sur place, on observe que bien que le peuple se fasse massacrer et meure de faim, les affaires continuent. Ça interroge.

Qui sont les forces en présence sur le terrain aujourd'hui ? Et pourquoi sont-elles en présence ?

C'est une bagarre interne, entre différents clans. Une bagarre entre différentes nations. Parce que le pays est d'une extrême richesse. Il y a un gros enjeu géo-stratégique, car il n'y a pas plus central que la Centrafrique. Tellement d'acteurs y tirent les ficelles que c'est très compliqué pour un état d'exister, d'être autonome et de se déployer. Je ne suis donc pas très optimiste pour les décennies à venir. Le seul espoir vient de ces religieux qui tentent de maintenir une diversité de population soudée. En se disant « voilà, on a des pratiques différentes, on appartient tous à des clans différents, mais on est tous centrafricains, du même sang, et donc vivons ensemble ». Mais quand on voit le nombre d'acteurs étrangers et régionaux qui veulent s'accaparer ce territoire, c'est compliqué de rester positif... Honnêtement je ne sais pas, mais j'espère. Après le décès de l'imam Kobine, un autre imam a pris sa place à la présidence du Conseil Islamique, et j'ai eu beaucoup de témoignages très rassurants sur sa personne, et son engagement dans ce processus de rassemblement des populations. Ça me fait chaud au cœur. Il y a donc une lueur d'espoir, et ma foi, dans ce film, j'assume aussi ce côté témoignage historique de l'histoire qui se déroule en périphérie du monde, pour ne pas seulement se souvenir, mais pour qu'il reste une trace.

Un moment de cette aventure qui vous a marqué particulièrement ?

Ça peut paraître cliché par rapport à la vision occidentale de l'Africain, qui a une certaine joie de vivre, mais c'est vrai que j'ai beaucoup ri quand j'étais là-bas malgré la tragédie qui s'y déroule. Je pense que c'est une question de tempérament, et évidemment un moyen de survivre. Mais par exemple, je me rappelle un soir, quelques jours après un drame ; il y avait cette beauté dingue de la lumière du crépuscule, une petite brise, une bière fraîche, c'était d'une douceur incroyable. J'étais en compagnie du cardinal et de quelques-uns de ses invités et victimes du drame, lorsqu'ils se sont mis à parler de la tragédie. Soudain, ils se sont moqués de la façon de courir de l'un des invités pour échapper aux balles. Tout le monde rigolait ! Ils vivent pour le lendemain, cherchent chaque jour de quoi survivre. Il y a donc cette espèce de jouissance du temps présent paisible, même s'il ne dure que trois heures. Ce moment est vécu intensément, avec beaucoup d'humour, d'amitié et de tendresse. C'est quelque chose qui m'a beaucoup imprégné et que j'ai essayé de ramener avec moi, comme des pépites au milieu de la tragédie qui me font me dire que l'humanité n'est pas foutue tant qu'il y aura ces moments de vie au milieu de l'apocalypse.

Une autre chose qui m'a particulièrement touché, ce sont les femmes et leurs témoignages.

Elles sont si franches et si sincères ! Elles m'ont beaucoup impressionnées. Elles s'expriment, disent ce qu'elles ont sur le cœur, et tant que les femmes s'exprimeront comme ça, dans une telle misère et sans s'écrouler, il y a de l'espoir.

8. Bio-filmographie du réalisateur

De nationalité suisse et française, Manuel von Stürler a étudié le trombone, le piano et la composition au conservatoire de Neuchâtel et à l'école de jazz de Lausanne. Il se produit sur scène en Suisse et à l'étranger, et écrit de nombreuses musiques pour l'art scénique. En 2008, il s'engage sur le projet de documentaire HIVER NOMADE, présenté en première mondiale à la Berlinale en 2012. Distribué en Suisse, en Europe et aux USA, il a obtenu un beau succès avec plus de 150'000 entrées en salle.

En 2013, il entame le projet de son deuxième documentaire, LA FUREUR DE VOIR, produit par Bande à part Films (Jean-Stéphane Bron, Lionel Baier, Ursula Meier, Frédéric Mermoud), en coproduction Française avec Les Films du Tambour de Soie (Alexandre Cornu), RTS Radio Télévision Suisse, SRG SSR et avec le soutien de l'Office fédéral de la culture (DFI Suisse). Il a été présenté en première mondiale au festival Visions du réel 2017, en compétition internationale.

HIVER NOMADE

Suisse, 2012, 90 minutes

Best documentary of European film Academy 2012, Best camera and editing of Swiss Film Academy 2013, Meilleur long métrage Suisse à Vision du réel Nyon 2012, Nominé à l'American Society of cinematographers Hollywood 2014, Golden Frog Camerimage 2013, Young Onion Best film Makedox iFF 2013, ET3 Award Thessalonique 2013, Bayard d'or et prix du public Namur FiFF 2012, Best of the Fest Cebu iDFF 2014, Prix du public Trento FF 2013, Prix du jury et du public Bozner Filmtage 2013, Hérisson d'argent Frapna 2013, Prix du jury et des étudiants Essonne FCE 2012, Mention spéciale Autrans FF 2013.

LA FUREUR DE VOIR

Suisse, 2017, 85 minutes

Beldocs iFF compétition internationale, Sydney iFF FIAPF Screenability pro-gram, 70e Locarno iFF Panorama Suisse, Margaret Mead Film Festival New-York award contender, RISC Marseille Prix du Jury, 53e Journées de Soleure nomination pour le Prix du Public. Sortie dans les salles de cinéma suisse en février 2018 à Lausanne, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, Vevey, Delémont, Sainte-Croix, Genève, Martigny, Fribourg, Le Sentier, Orbe, Oron, Bex, Berne et Zurich.



Manuel et Landry en République Centrafricaine



9. Cast&Crew

Scénario et réalisation

Manuel von Stürler

Image

Manuel von Stürler

Landry Gatien Koyassake

Camille Cottagnoud

Montage

Kevin Schlosser

Musique

Sylvie Courvoisier

Mark Feldman

Son

Manuel et Marc von Stürler

Montage et mix son

Etienne Curchod

Producteurs

Adrian Blaser

Aline Schmid

Une production

Beauvoir Films

Avec le soutien de

Cinéforum

La Loterie Romande

Office fédérale de la culture (OFC)

Pour-cent culturel Migros

Bürgergemeinde Bern

Gesellschaft zu Ober-Gewern, Bern

